



Conrad

Œuvres

IV

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE SYLVÈRE MONOD
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE FLORENCE HERBULOT, ROGER HIBON,
PHILIPPE JAUDEL ET PAUL LE MOAL

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

CONRAD

Œuvres

IV

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE SYLVÈRE MONOD
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE FLORENCE HERBULOT, ROGER HIBON,
PHILIPPE JAUDEL ET PAUL LE MOAL

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1989,
pour l'ensemble de l'appareil critique.

INTRODUCTION

Le lecteur qui explore l'œuvre et la vie de Joseph Conrad en suivant la présente édition aura laissé l'écrivain, à la fin du troisième tome, dans une situation difficile. Il émergeait lentement des graves difficultés de santé qu'il avait connues à la suite de l'achèvement de Under Western Eyes (Sous les yeux de l'Occident). La longue période abordée dans le présent ouvrage va de l'année 1911-1912 à l'année 1917. Elle est dominée, sur le plan de la carrière littéraire, par une production abondante mais inégale et dont la qualité fait l'objet de vives controverses parmi les critiques; sur le plan de la vie personnelle, les principaux événements vont être un voyage en Pologne coïncidant malencontreusement avec le début de la guerre mondiale en juillet-août 1914¹, ainsi que certaines conséquences du conflit européen, tant pour le romancier lui-même que pour son fils aîné Borys. Et dans un domaine capital, qui touche à la fois l'œuvre et la vie, cette période verra Conrad accéder enfin au succès populaire et financier. Ce ne sera pas pour autant la fin de ses embarras d'argent, et moins encore celle de ses périodes d'angoisse et de stérilité littéraire.

Les œuvres de Conrad rassemblées dans ce quatrième tome sont trois romans et deux recueils de nouvelles. Deux des romans, Chance (Fortune) et Victory (Victoire)² sont parmi les plus

1. Voyage déjà évoqué dans le tome III de la présente édition, p. 1185-1211 et 1483-1493.

2. On peut les rapprocher par le fait qu'ils ont pour titre un seul mot abstrait. Voir respectivement p. 1-361 et p. 363-694.

S'il a fallu pour constituer le présent volume demander aux collaborateurs plusieurs traductions nouvelles et réviser avec soin celle qui ne l'était pas, celle qui a pu être conservée, c'est que les traductions anciennes, malgré leurs indéniables mérites, dont le moindre n'est pas d'avoir été entreprises de bonne heure et menées à terme avec courage, fournissant ainsi au public français la possibilité de connaître assez tôt l'œuvre de Conrad, ne paraissaient plus suffisantes pour rendre pleine justice à de tels livres. Leurs défauts ont été signalés par notre confrère italien, le regretté Ugo Mursia, qui écrit : « La traduction française des œuvres complètes de J. C. qui, menée sous la direction d'A. Gide et G. Jean-Aubry, put par divers aspects être considérée comme exemplaire, abonde en imprécisions, en omissions, en infidélités et en erreurs matérielles faciles à établir¹. » Conrad lui-même, comme on vient de le voir, souhaitait être connu du public français et s'intéressait à ses traducteurs, auxquels il lui advint de donner de judicieux conseils. Ainsi, il écrivait à H. D. Davray : « N'oubliez pas, cher traducteur et ami, que malgré la saveur spéciale qu'on trouve dans ma prose ici, je suis un écrivain idiomatique en anglais. De sorte qu'en vous servant de l'idiome français vous rendrez ma pensée même mieux qu'en suivant la valeur exacte des mots². » Et de même, à André Gide, à l'intention d'Isabelle Rivière : « En présentant mes remerciements et mes devoirs

1. Ugo Mursia, « Giustificazione del curatore », en tête du volume *Tutti i racconti. I romanzi brevi* de son édition italienne des œuvres complètes de Conrad, Milan, 1967-1971, p. XIII.

2. *Lettres françaises*, p. 101 ; lettre du 9 juin 1910.

FORTUNE

Récit en deux parties

*À Sir Hugh Clifford¹, K.C.M.G.²,
dont la constante amitié
est responsable de l'existence
de ces pages.*

*Ceux qui estiment que toutes choses sont
gouvernées par le hasard n'eussent point
été dans l'erreur, s'ils s'en fussent tenus
à cela.*

SIR THOMAS BROWNE³.

Texte traduit par Roger Hibon.
© Éditions Gallimard, 1989.

NOTE DE L'AUTEUR

Fortune est l'un de mes romans qui, peu de temps après avoir été commencés, furent mis de côté pendant quelques mois¹. Démarrant impétueusement tel un rameur confiant qui part au petit matin, j'atteignis bientôt une bifurcation du cours d'eau et constatai qu'il fallait m'arrêter afin de réfléchir sérieusement au choix d'une direction. L'une et l'autre m'enchantaient également, du moins à un niveau superficiel, et c'est précisément pourquoi mon hésitation se prolongea longtemps. Je flottais sur l'eau calme des spéculations agréables, entre les courants divergents d'impulsions opposées, avec la conviction plaisante mais tout à fait irrationnelle que ni l'un ni l'autre ne me mènerait à ma perte. Mon cœur étant également partagé et les deux forces égales, il est tout à fait évident que seul le simple hasard² influença ma décision finale. C'est une force puissante que celle du simple hasard; absolument irrésistible, elle se manifeste pourtant fréquemment sous des formes subtiles, telles, par exemple, que le charme véritable ou trompeur d'un être humain. Il est très difficile de toucher du doigt l'impondérable; pourtant, je puis me risquer à dire que c'est Flora De Barral qui est réellement responsable de ce roman, qui conte, en fait, l'histoire de sa vie.

Au moment crucial de mon indécision, Flora De Barral passa devant moi, mais si rapidement que je ne pus, d'abord, la saisir. Quoique répugnant à l'abandonner, je ne voyais pas clairement comment la poursuivre, et j'étais au bord du découragement, quand ma sympathie naturelle pour le

capitaine Anthony vint à mon secours. Je me dis que, si cet homme-là était à ce point décidé à êtreindre une « traînée de brume », ce que j'avais de mieux à faire était de l'accompagner dans cette aventure éminemment pratique et méritoire. Je suivis tout simplement le capitaine Anthony. Chacun de nous s'acharnait à capturer son propre rêve. Le lecteur pourra juger de notre succès.

La détermination du capitaine Anthony lui fit parcourir un chemin long et détourné et c'est pourquoi ce livre est un livre long. Que le chemin fut choisi par moi, je ne veux pas le nier. Un critique¹ a fait observer que, si j'avais suivi une autre méthode de composition et pris un peu plus de peine, ce récit aurait pu tenir en deux cents pages environ. J'avoue ne pas voir clairement la portée de pareille critique, ni même l'utilité de pareille observation. Sans doute, en choisissant une certaine méthode et en prenant beaucoup de peine, aurais-je pu écrire toute cette histoire sur une feuille de papier à cigarette. Aussi bien pourrait-on écrire ainsi toute l'histoire de l'humanité, si on l'abordait avec assez de détachement. L'histoire des hommes sur cette terre depuis le commencement des siècles peut se résumer en une seule formule infiniment poignante : Ils naquirent, ils souffrirent, ils moururent... Pourtant, c'est un récit plein de grandeur ! Mais dans les histoires suprêmement infimes concernant des hommes et des femmes que mon destin sur terre est de conter, je suis incapable d'un pareil détachement.

Ce qui rend ce livre mémorable pour moi, à part l'affection naturelle que l'on éprouve pour sa propre création, est la réaction qu'il provoqua. La réaction du grand public fut considérable, plus considérable peut-être qu'envers aucun autre de mes livres : le grand public réagit de la seule façon qui lui est possible, c'est-à-dire en achetant un certain nombre d'exemplaires². Cela me causa beaucoup de plaisir, car ce que j'ai toujours craint le plus fut de me laisser glisser inconsciemment jusqu'à la situation d'un auteur écrivant pour une petite coterie : situation qui m'eût été odieuse, car elle eût jeté le doute sur l'authenticité de ma foi en l'accord de toute l'humanité sur des idées simples et des émotions sincères. Considéré comme manifestation critique (car il serait scandaleux de refuser au grand public la possession d'un esprit critique), l'accueil fut très satisfaisant. Je vis que j'avais réussi à plaire à un certain nombre d'esprits occupés à leurs propres et très concrètes affaires. Il est agréable de penser que

l'on est capable de plaire. Par les esprits dont la fonction est précisément de critiquer pareilles tentatives pour plaire, ce récit fut suffisamment discuté et soumis à une analyse assez fouillée non seulement pour satisfaire cette vanité personnelle que je partage avec le reste de l'humanité, mais pour toucher mes sentiments les plus profonds et éveiller en moi un intérêt flatté. La sympathie incontestée qui inspirait les différents jugements portés sur ce livre était, j'aime à le croire, une manière de reconnaître ma bonne foi dans l'exercice de mon art — l'art du romancier, dont un écrivain français distingué a dit, pour s'en plaindre, à la fin d'une carrière réussie, qu'il était « trop difficile »¹ ! Il est vrai qu'il est trop ardu en ce sens qu'invariablement l'effort doit tellement dépasser la réussite possible. Dans ce genre de tâche condamnée d'avance et, par nature, très solitaire aussi, la sympathie est chose précieuse. Elle peut faire que la critique la plus sévère soit bien accueillie. Apprendre que l'on attendait mieux de vous peut être apaisant puisque l'on attendait tellement mieux de soi-même dans cet art, qui, de nos jours, ne se justifie plus par l'idée d'y trouver quelque part, sous une forme quelconque, un propos didactique.

Mon intention n'est pas de laisser entendre que l'on m'ait jamais fait le tort (c'est bien le tort que je veux dire, et non l'injure) de porter contre une seule de mes pages l'accusation de propos didactiques. Mais, dans le domaine de l'intellect et de l'émotion, tout sujet possède forcément sa morale propre, s'il est traité tant soit peu sincèrement ; et même le plus retors des écrivains se trahira (lui et sa morale) environ toutes les trois phrases. Les différentes nuances de signification morale découvertes dans mes écrits sont très nombreuses. Pourtant, aucune n'a provoqué de manifestation hostile. Il m'est peut-être arrivé de pécher parfois contre le bon goût, mais, apparemment, je n'ai jamais péché contre les sentiments fondamentaux et les convictions élémentaires qui rendent la vie possible à la masse des humains et, en fixant au jugement un critère, confèrent à leur idéalisme la liberté de rechercher des mœurs plus simples, des sentiments plus élevés, des fins plus profondes.

Je ne puis dire qu'une interprétation morale particulière ait été donnée de ce roman, mais je ne crois pas que personne y ait décelé une intention perverse. Et c'est seulement de leurs intentions que les hommes peuvent être tenus responsables. Les ultimes effets de leurs actions, quelles qu'elles soient,

échappent largement à leur prise. En composant ce livre, mon intention était d'intéresser à ma vision de la réalité indissolublement liée au style dans lequel elle est exprimée. En d'autres termes, je voulais écrire un certain nombre de pages de prose, ce qui est, à proprement parler, ma véritable fonction. Je m'y suis attaché consciencieusement dans l'espoir de distraire mes lecteurs, ou, du moins, de ne pas les ennuyer mortellement. Je ne saurais assez insister sur cette vérité : lorsque je me mets à écrire, mes intentions sont toujours pures, quelque déplorable que puisse finalement se révéler l'effet de cette activité.

1920

J. C.

FORTUNE

Première partie

LA DAMOISELLE

CHAPITRE PREMIER

LE JEUNE POWELL ET SA CHANCE

Je crois qu'il nous avait vus, par la fenêtre, arriver pour dîner dans le canot d'un yawl de quatorze tonneaux¹ appartenant à Marlow, mon hôte et capitaine. Nous aidâmes le jeune mousse qui nous accompagnait à hisser le bateau sur le débarcadère avant d'aller à l'auberge située au bord du fleuve, où nous trouvâmes notre nouvelle connaissance dînant, digne et solitaire, au haut d'une longue table aussi blanche et inhospitalière qu'une congère.

La teinte rouge de son visage aux traits nets, aux favoris noirs, courts et bien taillés sous une calotte de cheveux bouclés gris-fer, donnait la seule note de chaleur à cette salle terne refroidie par la nappe morne. Nous le connaissions déjà de vue comme le propriétaire d'un petit cotre de cinq tonneaux qu'il manœuvrait apparemment seul, yachtman comme nous et membre de cette bande de fanatiques sans prétentions qui croisent à l'embouchure de la Tamise. Mais dès que, d'un ton sec, il appela le garçon « steward », nous reconnûmes aussitôt en lui non seulement un yachtman mais un marin.

Il eut bientôt l'occasion de sermonner ce même garçon pour la façon négligée dont le dîner était servi. Il le fit avec beaucoup d'énergie, puis se tourna vers nous.

« Si nous autres marins, déclara-t-il, faisons notre travail comme les terriens de tout poil font le leur, nous ne gagnerions jamais notre vie. Personne ne voudrait nous employer. Et, qui plus est, aucun navire conduit et manœuvré à la manière va-comme-je-te-pousse dont les gens mènent leurs affaires à terre n'arriverait jamais au port. »

Depuis qu'il avait cessé de naviguer, il s'était aperçu avec étonnement que les gens instruits ne valaient guère mieux que les autres. Personne ne semblait mettre de légitime fierté à bien faire son travail : depuis les plombiers qui n'étaient que des voleurs, disons, jusqu'aux journalistes (il semblait les considérer comme une classe particulièrement intellectuelle) qui jamais en aucun cas ne rendaient compte avec exactitude de l'affaire la plus simple. Cette incapacité universelle de ce qu'il appelait « la bande des terriens », il l'attribuait en général au manque de responsabilité et au sentiment de la sécurité.

« Ils voient bien, continua-t-il, que, quoi qu'ils fassent, cette petite île étanche¹ ne chavirera pas avec eux, ni ne fera eau pour aller par le fond avec leurs femmes et leurs enfants. »

Dès lors, la conversation prit un tour particulier et porta exclusivement sur la vie maritime. Sur ce sujet, lui et Marlow, qui, en son temps, avait été marin, eurent vite fait de se rencontrer. Ils échangèrent avec entrain des souvenirs, tandis que j'écoutais. Ils convinrent que la période la plus heureuse de leur vie avait été celle de leur jeunesse passée sur de bons navires, sans autre souci au monde que de ne pas manquer un quart en bas quand ils étaient en mer et de ne pas perdre un instant pour aller à terre après les heures de travail quand ils étaient au port. Ils tombèrent également d'accord sur le moment où ils avaient éprouvé la plus grande fierté dans cette carrière qui n'est jamais embrassée pour des motifs rationnels et pratiques, à cause du prestige des évocations romantiques qu'elle suscite. C'était le moment où ils avaient réussi à leur premier examen et quitté l'examineur de navigation avec le précieux petit bout de papier bleu à la main.

« Ce jour-là, je n'aurais pas appelé le roi mon cousin », déclara avec enthousiasme notre nouvelle connaissance.

À cette époque, les examens de la Direction de la marine marchande se passaient à St. Katherine's Dock House, à Tower Hill², et il nous déclara qu'il avait un faible particulier pour la vue de ce lieu historique, avec les jardins à gauche, la façade de la Monnaie à droite, les misérables petites maisons délabrées plus loin, une station de fiacres, des cireurs de bottes accroupis sur le bord du trottoir et deux gros policemen qui regardaient d'un air supérieur les portes du *Cheval noir*³, café situé de l'autre côté de la rue. C'était, dit-il, le premier coin du monde que ses yeux avaient remarqué au plus beau jour de sa vie. Il était sorti par l'entrée principale de

St. Katherine's Dock House lieutenant pleinement qualifié, après avoir passé le plus mauvais moment de sa vie avec le capitaine R***, le plus redouté des trois examinateurs de navigation chargés à cette époque d'interroger les candidats officiers de la marine marchande qui se présentaient au port de Londres.

« Tous ceux d'entre nous qui se présentaient, dit-il, avaient la tremblote à l'idée de paraître devant lui. Il me retint une heure et demie dans la chambre de torture et me traita comme s'il me haïssait. Il s'abritait les yeux d'une main. Soudain, il l'abaissa en disant : " Ça va ! " Avant que j'aie compris ce qu'il voulait dire, il repoussait le bout de papier bleu à travers la table. Je me levai d'un bond, comme si ma chaise avait pris feu.

« " Merci, monsieur, dis-je en empoignant le papier.

« — Au revoir, bonne chance ", me lança-t-il, bougon.

« Le vieux portier sortit avec empressement du vestiaire avec mon chapeau. C'est ce qu'ils font toujours. Mais lui me dévisagea avec insistance avant de se risquer à murmurer une question avec une sorte de timidité : " Vous vous en êtes bien tiré, monsieur ? " Pour toute réponse, je laissai choir une demi-couronne dans sa large paume molle. " Ma foi, dit-il, la bouche soudain fendue d'une oreille à l'autre, je ne l'ai jamais vu retenir aucun de ces messieurs aussi longtemps que vous. Il a refusé deux lieutenants ce matin avant que votre tour arrive. Moins de vingt minutes chacun : c'est à peu près le temps qu'il lui faut d'habitude. "

« Je me trouvai en bas sans avoir senti les marches, comme si j'avais descendu l'escalier en flottant. Le plus beau jour de ma vie. Le jour où l'on obtient son premier commandement n'est rien auprès de celui-là. D'abord, on n'est plus aussi jeune, et puis, chez nous, voyez-vous, il n'y a pas grand-chose de plus à attendre. Oui, sans doute, le plus beau jour de votre vie, mais enfin ce n'est qu'un jour et rien de plus. Ce qui suit est peut-être la période la plus désagréable pour un jeune homme : essayer de se caser comme officier sans avoir grand-chose en main, à part un certificat flambant neuf. Il est surprenant de constater combien inutile semble cette peau d'âne pour laquelle on s'est mis dans tous ses états. Je n'avais pas compris à l'époque qu'un certificat du ministère du Commerce ne suffit pas à faire un officier — loin de là, très loin même. Mais les capitaines des navires que je harcelais de demandes d'emploi le savaient très bien. Je ne m'en étonne

pas maintenant et je ne les blâme pas non plus. Mais ces tentatives pour « trouver un embarquement » sont tout de même bien pénibles pour un jeune homme. »

Puis il nous dit comment il avait été fatigué et découragé par cette leçon de désillusion qui suivit promptement le plus beau jour de sa vie. Il nous dit comment il avait fait le tour de tous les bureaux d'armateurs de la Cité, où quelque employé subalterne lui donnait des formulaires de demande imprimés qu'il rapportait chez lui pour les remplir le soir. Il sortait en courant juste avant minuit pour les jeter dans la boîte aux lettres la plus proche. Et c'est tout ce qu'il en advint jamais. Selon ses propres termes : il aurait tout aussi bien pu les jeter tous, convenablement adressés et timbrés, par la grille de l'égout.

Puis, un jour qu'il prenait le lassant chemin des docks, il avait rencontré devant la gare du chemin de fer de Fenchurch Street¹ un ami un peu plus âgé que lui avec lequel il avait déjà navigué.

Il était affamé de sympathie, mais son ami venait de « trouver un embarquement » le matin même et se hâtait de rentrer chez lui, partagé entre les manifestations de joie et l'inquiétude intérieure — état ordinaire du marin qui, après de longs jours d'attente, trouve brusquement à se caser. Cet ami n'eut que le temps de partager brièvement sa peine. Il lui fallait faire vite. Puis, tout en s'éloignant en courant, il lança pour ainsi dire par-dessus son épaule : « Pourquoi ne vas-tu pas parler à M. Powell, au Bureau maritime² ? » Notre ami objecta qu'il ne connaissait M. Powell ni d'Ève ni d'Adam. Et l'autre, qui avait déjà presque tourné le coin de la rue, cria ce conseil : « Rends-toi à l'entrée interdite au public du Bureau maritime et va le trouver sans hésiter. Son bureau est près de la fenêtre. Vas-y carrément et dis que tu viens de ma part. »

Notre nouvelle connaissance, dont le regard allait de l'un à l'autre d'entre nous, déclara : « Ma parole, j'étais tellement réduit aux abois que j'aurais carrément abordé le diable en personne si l'on m'avait seulement laissé entendre qu'il avait un poste de lieutenant à donner. »

C'est à ce moment qu'interrompant le fil de son discours pour allumer sa pipe, mais sans cesser de nous tenir sous son regard, il demanda si nous avions connu Powell. Avec le léger sourire d'un homme qui se souvient, Marlow murmura qu'il « se le rappelait très bien ».

Puis il y eut un silence. Notre nouvelle connaissance avait

rencontré d'irritantes difficultés de la part de sa pipe, qui avait soudain trahi sa confiance et déçu l'attente du plaisir qu'il se promettait. Pour soutenir la conversation, je demandai à Marlow si ce Powell avait quoi que ce fût de remarquable.

« Il n'était pas précisément remarquable, répondit Marlow avec sa nonchalance habituelle. En règle générale, devenir remarquable est très difficile. Les gens ne veulent pas vous prêter assez d'attention, voyez-vous? Si je me souviens si bien de Powell c'est pour la simple raison qu'en sa qualité d'agent maritime au port de Londres, il m'envoya en mer pour plusieurs longues étapes de mon pèlerinage de marin. Il ressemblait à Socrate. Je veux dire qu'il lui ressemblait authentiquement, c'est-à-dire quant au visage. L'esprit philosophique n'est qu'un accident¹. Il était l'exacte réplique du buste familial de ce sage immortel², si vous voulez bien imaginer ce buste coiffé d'un grand haut-de-forme perché très en arrière sur la tête, et portant une veste noire sur les épaules. Comme je ne l'ai jamais vu que de l'autre côté du long comptoir officiel sur lequel étaient posés les cinq pupitres des cinq agents maritimes, M. Powell est demeuré pour moi un buste. »

Notre nouvelle connaissance quitta à ce moment le manteau de la cheminée avec sa pipe en état de marche.

« Ce qu'il y avait de plus remarquable chez Powell », déclara-t-il dogmatiquement, la tête dans un nuage de fumée, « est qu'il ait eu précisément ce nom-là. Voyez-vous, il se trouve que mon nom est également Powell. »

Il était clair que cette révélation ne nous était pas faite pour des raisons mondaines. Elle n'exigeait aucune marque de courtoisie. Nous continuâmes à le regarder d'un œil plein de curiosité.

Il s'adonna silencieusement une ou deux minutes avec vigueur aux délices de sa pipe. Puis, reprenant le fil de son récit, il nous dit qu'il était parti dare-dare pour Tower Hill. Il n'était pas allé par là depuis le jour de son examen — le plus beau jour de sa vie —, son jour d'orgueil présomptueux. Il en allait tout autrement maintenant. Il n'aurait toujours pas appelé le roi son cousin, mais, cette fois-ci, c'était à cause d'un sentiment de profonde déchéance. Il ne se jugeait pas digne d'être le parent de qui que ce fût. Il enviait les vieux cochers de la station avec leur trogne enluminée, les petits cireurs de bottes au bord du trottoir, les deux gros policemen

qui marchaient lentement le long des grilles des jardins de la Tour, conscients de leur infailible pouvoir, et les sentinelles d'un rouge éclatant qui allaient et venaient d'un pas vif devant la Monnaie. Il leur enviait leur place dans la répartition de la main-d'œuvre dans le monde. Et il enviait aussi les misérables qui traînaient, émaciés et blafards, clignant leurs yeux hideux et frottant leurs épaules graisseuses contre les chambranles du *Cheval Noir*, parce qu'ils étaient tombés trop bas pour sentir leur déchéance.

Je dois rendre à notre homme cette justice qu'il nous fit très bien éprouver son désespoir juvénile, surpris de ne pas trouver sa place au soleil ni voir reconnu son droit à la vie.

Il gravit le perron extérieur de St. Katherine's Dock House, ce perron même d'où, quelque six semaines auparavant, il avait embrassé d'un regard conquérant la station de fiacres, les bâtiments, les policemen, les cireurs, la peinture, la dorure et les glaces du *Cheval Noir*. Alors, il s'était étonné en son for intérieur que tout cela ne l'eût pas accueilli par des chants et de l'encens, mais maintenant (il ne s'en cacha pas), il fit furtivement son entrée, l'oreille basse, en passant devant la cage de verre du portier. « Je n'avais pas de demi-couronnes de trop à donner en pourboires », déclara-t-il sur un ton sardonique. Pourtant, l'homme avait couru après lui, en demandant : « Qu'est-ce que vous voulez ? », mais, après un regard reconnaissant au premier étage en souvenir de la salle d'examen du capitaine R*** (comme tout avait été facile et délicieux!), il avait descendu quatre à quatre un escalier menant au sous-sol et s'était trouvé en un lieu où régnaient l'obscurité, le mystère et l'abondance des portes. Il avait eu peur d'être arrêté par quelque règlement interdisant l'entrée. Pourtant, il n'avait pas été poursuivi.

Le sous-sol de St. Katherine's Dock House est vaste et son plan est déroutant. De pâles rayons de lumière tombent obliquement d'en haut dans l'obscurité de ses couloirs glacés. Powell y erra en tous sens, comme l'un des premiers chrétiens réfugiés dans les catacombes; mais le peu de foi qu'il avait dans le succès de son entreprise s'évaporait par le bout de ses doigts. À un tournant sombre, sous un bec de gaz dont la flamme était presque en veilleuse, sa confiance en soi l'abandonna complètement.

« Je restai là pour réfléchir un peu, dit-il. C'était stupide, parce que, naturellement, je pris peur. Que voulez-vous? Qu'y a-t-il d'étonnant? Il faut de l'aplomb pour aborder un

inconnu afin de lui demander un service. J'aurais voulu que mon homonyme Powell fût le diable en personne. Il me semblait, en quelque sorte, que la tâche eût été plus facile. Vous comprenez, je n'ai jamais cru assez fort au diable pour en avoir peur; mais un homme peut se rendre très désagréable. Je regardai une foule de portes, toutes hermétiquement closes, de plus en plus convaincu que je n'aurais jamais le cran d'en ouvrir une seule. Réfléchir ne vaut rien pour l'aplomb. Je conclus que j'allais tout abandonner. Mais, en fin de compte, je n'abandonnai rien et je vais vous dire ce qui m'en empêcha. Ce fut le souvenir de ce maudit portier qui m'avait hélé. J'étais sûr que cet homme serait aux aguets en haut de l'escalier. S'il me demandait ce que j'étais venu faire, comme c'était son droit, je ne saurais que répondre sans passer à tout le moins pour un sot. Je m'énervai sérieusement. Il n'y avait aucune chance de me tirer en catimini de cette affaire.

« Sans savoir comment, j'avais perdu le nord dans ce sous-sol. Parmi les nombreuses portes de dimensions différentes qui se trouvaient à droite et à gauche, un assez grand nombre étaient surmontées de lumières placées derrière des vitrages; cependant, certaines devaient donner sur de simples cabinets de débarras ou quelque chose de ce genre, car, quand je me décidai à en pousser une ou deux, je constatai, déconcerté, qu'elles étaient fermées à clé. Je restai là, irrésolu, inquiet, comme un voleur désorienté. Ce maudit sous-sol était silencieux comme une tombe et je commençais à sentir battre mon cœur, impression très désagréable. Ça ne m'est jamais arrivé, ni avant ni après. À ma gauche, une porte plus grande munie d'une grosse poignée de cuivre semblait donner accès au Bureau maritime. J'essayai de l'ouvrir, en serrant les dents. " Allons-y! "

« Elle s'ouvrit très facilement. Et voilà que l'endroit où elle donnait n'était guère plus grand qu'un placard. En tout cas, il n'avait pas plus de dix pieds sur douze; et comme je m'attendais, plus ou moins, à voir le vaste espace enténébré, semblable à une cave, du Bureau maritime où j'étais allé une ou deux fois auparavant, je fus extrêmement surpris. Une applique à gaz pendait au milieu du plafond, au-dessus d'un bureau sombre, minable, couvert d'un fouillis de papiers jaunâtres et poussiéreux. Sous la flamme de l'unique brûleur, dont la lumière faisait flamboyer la pièce, un petit homme replet écrivait avec énergie, le nez tout près du bureau. Son crâne était complètement chauve et presque de la même cou-

<i>Note sur le texte</i>	1223
<i>Notes</i>	
Le Planteur de Malata	1226
L'Associé	1229
L'Auberge des deux sorcières	1232
À cause des dollars	1235
LA LIGNE D'OMBRE	
<i>Notice</i>	1239
<i>Note sur le texte</i>	1259
<i>Notes</i>	1260
DERNIERS CONTES	
<i>Notice</i>	1274
<i>Note sur le texte</i>	1286
<i>Notes</i>	
L'Âme du guerrier	1287
Le Prince Roman	1289
L'Histoire	1292
L'Officier noir	1292
 <i>Répertoire des notes concernant le vocabulaire de la mer</i>	 1295

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

FORTUNE

VICTOIRE

EN MARGE DES MARÉES

LA LIGNE D'OMBRE

DERNIERS CONTES

Introduction par Sylvère Monod

Notices et notes

*Répertoire des notes
concernant le vocabulaire de la mer*